Écrire sur l'ivrognerie en Alsace (vers 1750-1870) : récits et logiques d'action

Writing on drunkenness in Alsace (1750-1870): stories and facts

Schriftliche Berichte über die Trunksucht im Elsaß (1750 - 1870): Berichte und

Logik der Gegenmaßnahmen

Françoise Steudler-Delaherche

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1282>

DOI : 10.4000/alsace.1282

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2011

Pagination : 367-390

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Françoise Steudler-Delaherche, « Écrire sur l'ivrognerie en Alsace (vers 1750-1870) : récits et logiques d'action », *Revue d'Alsace* [En ligne], 137 | 2011, mis en ligne le 01 octobre 2014, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1282> ; DOI : 10.4000/alsace.1282

Écrire sur l'ivrognerie en Alsace (vers 1750-1870) : récits et logiques d'action

Les historiens qui ont travaillé sur la question de l'abus de boissons se sont principalement intéressés à la période qui s'étend sur la deuxième moitié du XIX^e et la première moitié du XX^e siècle, lorsque l'alcoolisme est véritablement reconnu comme un réel problème de santé publique¹. Auparavant, on ne parle que d'« ivrognerie » ou encore d'« intempérance » – ce dernier terme englobant souvent, indistinctement, tous les excès sensuels – car le mot même d'« alcoolisme » n'a été forgé par le médecin suédois Magnus Huss qu'en 1849, pour désigner l'ensemble des symptômes et des lésions capables d'atteindre l'organisme du fait d'une consommation excessive d'alcool, et il a mis du temps à s'imposer. Un nouveau regard pouvait alors être porté sur le consommateur invétéré, qui ne devait plus seulement être considéré comme un déviant transgressant les règles sociales, morales et hygiéniques fondamentales, mais aussi comme un malade relevant de thérapeutiques spécifiques.

Pourtant, si l'on observe les traits que revêt, jusqu'à nos jours, la figure du buveur excessif dans l'imaginaire social, on ne peut qu'être frappé par le poids des permanences, que la définition médicale ne saurait occulter. La vision qu'on en a, au premier chef, est rarement celle d'un malade, mais bien plutôt celle d'un individu qui, selon l'occasion, soit peut prêter à rire, soit est susceptible de provoquer l'inquiétude du fait des manifestations extérieures de son état. Pour l'observateur, au demeurant, il règne souvent une incertitude qui contribue à brouiller davantage encore la perception

1. Cf. en particulier Thierry FILLAUT, *Alcool, alcoolisation, alcoolisme en Bretagne, 1852-1980*, thèse d'Etat, Rennes II, 1989 et *Les Bretons et l'alcool (XIX^e-XX^e siècle)*, Rennes, ENSP éditeur, 1991 ; Didier NOURRISSON, *Le Buveur du XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1990.

de la situation : s'agit-il d'une ivresse occasionnelle ou d'une dépendance établie ? Entre positivité et négativité une dualité de représentations s'impose presque constamment². Tout un système traditionnel, pluriséculaire, et qui est fortement enraciné dans la société française, valorise en effet globalement la consommation d'alcool, tout en condamnant cependant les excès commis par quiconque tombe sous l'emprise de ce produit. De ce fait, la construction sociale du « mal boire » ne peut être dissociée de celle du « bien boire ». Evoquer le « mauvais buveur » amène implicitement à tenter de définir symétriquement le « bon consommateur ».

Or, la période qui va du milieu du XVIII^e au milieu du XIX^e siècle environ semble occuper une place stratégique dans la genèse de ces représentations et dans l'évolution des sensibilités. L'Alsace, tout spécialement, présente, pour le décryptage de la construction de la culture de l'alcool et de l'image de l'ivrognerie, des caractères particulièrement intéressants : un éventail large de boissons alcooliques disponibles, souvent issues de la production locale, ce qui sous-tend un enjeu économique considérable ; une double culture, française et germanique, qui met l'accent de façon insistante sur les valeurs de convivialité provenant de ce double héritage, alors même que s'enracine une administration française soucieuse, jusqu'à la fin de la période que nous considérons ici, vers 1870, de faire prévaloir les mêmes dispositions que dans le reste du pays ; un pluralisme religieux, avec cependant une forte imprégnation générale de l'éthique protestante. Ainsi, en Alsace, comme dans le reste de la France, et peut-être plus encore, compte tenu des intérêts et des usages locaux, lutter contre les excès de boisson peut sembler être une véritable gageure. Car il n'est sans doute pas facile, ni peut-être même souhaitable, concernant la consommation d'alcool, d'introduire des mesures drastiques. C'est une pratique sociale où, par excellence, ne semble pouvoir s'établir qu'une « normalisation douce », pour reprendre une expression de Didier Fassin et Dominique Memmi³.

2. Dans la recherche que nous menons, François Steudler et moi-même, sur les représentations de l'alcool et de l'alcoolisme dans les films français, et qui a donné lieu à plusieurs publications, nous avons pu mettre en évidence cette distorsion : l'« ivrogne », dans sa version comique ou tragique, reste une haute figure de notre cinéma national, qui, au demeurant, n'accorde qu'une place plus discrète et souvent ambiguë à l'alcoolique chronique, mal répertorié dans l'imaginaire collectif. Cf. notamment François STEUDLER et Françoise STEUDLER-DELAHERCHE, « Le cinéma entre vérité, fiction et silences. L'exemple de la consommation d'alcool à l'écran », *Revue des Sciences Sociales*, 2005, n° 34, p. 106-119 ; François STEUDLER et Françoise STEUDLER-DELAHERCHE, « Les représentations de l'alcool et de l'alcoolisme à l'écran : dits et non-dits », dans Euro Cos Humanisme & Santé, *Santé médiatisée. La force des images et des représentations*, Paris, Editions de Santé, 2008, p. 97-118.

3. Opérant une relecture de la théorie de Michel Foucault sur le bio-pouvoir (en montrant d'ailleurs que le philosophe lui-même la nuance, après l'avoir exprimée), ces auteurs émettent l'idée que « bien plus que dans un rapport d'autorité, c'est à travers des jeux de normalisation douce que s'opèrent les transformations des représentations et des comportements. À l'intimation au nom de la loi tend à se substituer une obligation d'intérioriser la norme.

Dans ce domaine où coexistent tant d'enjeux souvent contradictoires, les logiques d'action doivent donc souvent prendre la forme de compromis et l'historien remarque bien comment les discours tenus par tous ceux qui s'intéressent alors au problème se situent le plus souvent dans cette optique⁴.

Après avoir mis en évidence, parmi la diversité des sources disponibles, l'intérêt spécifique des écrits de type littéraire pour étudier les modes de consommation des boissons alcooliques, et plus particulièrement les copieuses libations, nous dégagerons d'abord les représentations positives qui émanent de descriptions de tels usages, avant de faire apparaître ensuite les images négatives qui peuvent être associées aux comportements jugés immodérés et qui suscitent des craintes grandissantes. Nous observerons finalement que, de fait, entre démesure condamnable et proscription impensable, c'est bien un moyen terme que l'on voit se profiler à travers les textes que nous avons analysés.

Écriture, représentation et construction du réel

La documentation relative aux questions liées à l'abus de boisson en Alsace, dans la période qui nous occupe, est abondante et diverse. Les autorités religieuses vitupèrent depuis longtemps déjà contre ce genre d'excès. Des instances administratives émanent des mesures réglementaires dont on voit le caractère coercitif s'accroître au fil du temps, ce qui traduit la prise de conscience croissante de la gravité du mal. Les rapports de police et les sources judiciaires donnent à voir les modalités pratiques de la répression de l'ivresse publique. On assiste aussi, parallèlement, à une médicalisation croissante du problème, dans une perspective à la fois hygiéniste et philanthropique. À tous ces niveaux se développent, se croisent et s'entrecroisent des discours qui permettent de saisir comment les divers acteurs sociaux se représentent et élaborent les modalités des « bonnes » et des « mauvaises » manières de boire, comment certains schémas de pensée influencent leurs attitudes et leurs actions, et comment celles-ci à leur tour agissent sur leurs représentations, dans un mouvement constant d'interaction. Mais il est possible de considérer

[...] Gouverner, c'est faire que chacun se gouverne au mieux lui-même. » [Didier FASSIN et Dominique MEMMI, « Le gouvernement de la vie, mode d'emploi », in : Didier FASSIN et Dominique MEMMI (dir.), *Le Gouvernement des corps*, Paris, Editions de l'EHESS, 2004, p. 25.]

4. Ces aspects sont plus précisément développés dans Françoise STEUDLER-DELAHERCHE, « Les territoires du boire : le buveur en spectacle, en Alsace (c. 1750-c. 1870) », in : Jean-Michel MEHL et Nicolas BOURGUINAT (dir.), *Les Mises en scène(s) de l'espace*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2006, p. 13-42.

aussi que d'autres types de productions écrites présentent un vif intérêt : ce sont celles, émanant d'auteurs divers, qui, en Alsace, dans des textes que nous qualifierons globalement de « littéraires », ont, explicitement ou implicitement, abordé la question de l'intempérance. Ce sont ces sources que nous nous proposons d'interroger plus particulièrement ici.

Dans cette investigation, nous avons pris le terme de « littérature » en une acception très générale, sans nous limiter aux œuvres d'écrivains consacrés par l'histoire littéraire, ce qui nous a conduit à nous intéresser indistinctement à un large éventail de genres, allant des « mémoires », descriptions ou récits de voyage, aux articles de revues (dont, au premier chef, ceux de la *Revue d'Alsace*⁵) et aux contes ou romans, dès lors que tous ces écrits portaient les caractères d'une évidente littérarité (par la composition, le style, l'audience escomptée, etc.). Ce type de document, assurément, doit être utilisé avec précaution par les historiens. Ceux-ci, depuis longtemps, ont pris la littérature comme objet d'étude, tout en relevant cependant les limites de cette approche pour la connaissance historique. L'œuvre littéraire se situe bien dans le registre de la fiction, ou constitue un mélange complexe de réalité et de fiction, et il faut prendre en compte la marque des procédés romanesques utilisés par l'auteur, qui est souvent maître dans l'art de la « mise en scène » et habile à utiliser nombre de figures de style et de clichés auxquels on aurait peut-être tort parfois d'accorder une importance particulière. Cependant, la construction qui est opérée reste, en tout état de cause, un produit social. C'est une réalité qui prend naissance dans le monde « vrai », où elle est immergée. De ce point de vue, d'ailleurs, l'écrivain est souvent plus intéressant, pour reprendre l'expression de Louis Chevalier, « non dans ce qu'il prétend dire, mais dans ce qu'il ne peut éviter de dire⁶ », y compris dans ce qui nous apparaît n'être parfois qu'un stéréotype, mais qui, précisément, peut être en lui-même lourd de sens. L'œuvre est amenée d'ailleurs à se diffuser dans un public où, pour être reçue, il faut qu'elle présente le visage de la vraisemblance. Ainsi, les auteurs que nous convoquons ici ont tous comme point commun d'être des témoins de leur temps et, quelles que soient leur

5. Nous avons dépouillé systématiquement la *Revue d'Alsace* de 1834 à 1870, en prenant en considération tous les articles, et non pas seulement ceux qui sont directement consacrés à la consommation de boissons alcooliques. Un très grand nombre de textes, que le sujet en soit littéraire, historique ou scientifique, ont en effet un intérêt, dès lors qu'ils abordent la question du « boire », puisqu'il est possible d'y repérer l'expression de sensibilités particulières. Certains articles sont cependant, bien sûr, plus étroitement liés au problème, tels ceux de Charles GÉRARD, parus dans la revue entre 1853 et 1862 sous le titre de *L'Ancienne Alsace à table. Étude historique et archéologique sur l'alimentation de l'ancienne province d'Alsace*, avant d'être ensuite rassemblés et édités sous ce même titre (Colmar, Librairie Decker, 1862 ; nouvelle éd. Strasbourg, Alsatia, 1971).

6. Louis CHEVALIER, *Classes laborieuses et classes dangereuses*, Paris, LGF, 1978, p. 115 (1^{ère} éd. 1958).

fonction et leur position dans le champ social, d'appartenir globalement à la sphère lettrée, avec des références culturelles proches. Ils mettent en écriture avec soin des expériences vécues, des informations collectées ou des situations romanesques à l'intention de lecteurs qui se situent dans un même système de compréhension du monde que le leur. Certes, la prise en considération ici, par exemple, d'une production comme celle d'Emile Erckmann et Alexandre Chatrian, auteurs dont nous évoquerons certaines œuvres, peut sembler poser problème : on a pu y voir parfois l'image un peu factice d'une culture réduite à un folklore poussiéreux, où s'accumulent les poncifs, et qui, au demeurant, ne serait pas purement « alsacienne ». Comme le dit cependant Jean-Pierre Rioux, il ne s'agit pas uniquement, pour ces écrivains, « d'entrelarder de couleur locale un récit alanguie⁷ ». Le réalisme des détails est bien attesté par tous les exégètes de l'œuvre et celui-ci n'est pas purement décoratif : l'effet de vérité qui est produit est générateur d'un sens qui pourra être capté et intégré par un vaste public. À ce titre-là, il est possible de dire, en se rattachant à un courant historiographique récent, que la littérature offre à l'historien des capacités de connaissances spécifiques⁸. On peut considérer, en effet, que de tels textes ne sont pas seulement des réceptacles « passifs » de représentations et de comportements, mais qu'ils sont aussi des outils « actifs », dans le contexte précis de leur époque et dans un perpétuel échange entre émetteurs et récepteurs. L'écriture est bien, de fait, un lieu où le réel se construit. Ainsi, pour le sujet qui nous occupe, l'un des instruments opérants de détermination sociale des représentations, positives ou négatives, du « boire » et d'élaboration de modèles de comportements résiderait largement dans ce pouvoir de l'écrit de fiction ou de témoignage, et cela dans la mesure où prendre la plume, c'est inscrire ce qu'on a vécu, vu ou lu dans des politiques individuelles ou collectives : écrire, c'est agir, pour soi ou pour les autres⁹. Ainsi, alors que les diverses autorités se heurtent à des difficultés multiples dans l'établissement et l'imposition de normes précises en matière de consommation d'alcool, les textes à dimension littéraire semblent être porteurs d'une vraie dynamique, pédagogique ou symbolique, d'institution de règles du boire qui soient socialement acceptées. Ils sont donc, selon nous, à considérer comme faisant partie

7. Jean-Pierre RIOUX, *Erckmann et Chatrian ou le trait d'union*, Paris, Gallimard, 1989, p. 72.

8. Cette question des relations entre Histoire et Littérature a récemment fait l'objet de nombreuses réflexions. Cf., par exemple, Dinah RIBARD, Judith LYON-CAEN, *L'Historien et la littérature*, Paris, La Découverte, 2010 ; « Savoirs de la littérature », *Annales HSS*, n°2, mars-avril 2010.

9. Sur ce point, cf. en particulier Christian JOUHAUD, Dinah RIBARD et Nicolas SCHAPIRA, *Histoire, littérature, témoignage. Ecrire les malheurs du temps*, Paris, Gallimard, 2009.

intégrante des logiques d'action à l'œuvre dans le traitement de la question de l'ivrognerie, non sans ambiguïtés cependant.

L'Alsace, grand « théâtre » d'un boire valorisé

Nombre d'écrivains ancrent leur narration dans un territoire patrimonial où l'on constate que le « boire » constitue un élément identitaire puissant. Pour les auteurs des articles de la *Revue d'Alsace*, aucune relation de voyage, que celui-ci soit proche ou lointain, ne se conçoit sans que les boissons soient mentionnées dans des scènes de consommation émaillant le récit. Quand le périple a lieu en Alsace même, province reposant sur une longue construction historique, c'est, par excellence, dans l'imaginaire, la figure d'une « aire géographique du boire » qui s'impose, la spécificité de la région, régulièrement mise en relief, étant la coexistence du vin, de la bière et de l'eau-de-vie. Cette profusion génère un usage abondant et régulier de ces produits et nourrit aussi toute une tradition de sociabilité puissamment intégratrice. On note cependant que ce « territoire du boire » qu'est supposée constituer globalement la région, avec ses lieux emblématiques, a, chez bien des auteurs, en fonction d'enjeux politiques divers et d'intentionnalités multiples, des frontières élastiques. Les marges (en particulier les zones limitrophes d'outre-Rhin, en Allemagne ou en Suisse) sont, au fil des récits, soit exclues, soit intégrées dans cette même culture de l'alcool. Dans *L'Ami Fritz* d'Erckmann-Chatrian, par exemple, les auteurs, qui ont par ailleurs assez précisément localisé bien d'autres histoires qu'ils ont contées, ont construit un espace imaginaire, une région qui est un parfait mélange de Palatinat et d'Alsace (plutôt d'Alsace Bossue, en fait). C'est ainsi un véritable territoire idéal du « bien boire » (et aussi du « bien manger », souvent jugé indissociable) qui a été échafaudé et offert en spectacle tant aux Alsaciens, qui s'y sont durablement reconnus, qu'aux « Français de l'intérieur »¹⁰.

On ne s'étonnera donc pas que soient incluses, dans de très nombreux textes de l'époque, des descriptions complaisantes relatives à des pratiques de consommation fort généreuses, qui donnent le sentiment d'une médiation de multiples interactions sociales par cet usage, celui-

10. ERCKMANN-CHATRIAN, *L'Ami Fritz*, Paris, Omnibus, 1993 (1^{ère} éd. 1864). On voit bien comment l'identité de la province, qui acquiert une dimension particulière pendant la période que nous considérons ici et se renforce encore ensuite avec les vicissitudes de l'histoire, est toujours puissamment exprimée jusqu'à nos jours dans ce domaine, à travers des ouvrages récents, tel celui de Jean-Louis SCHLIENGER (avec André BRAUN), *Le Buveur alsacien*, Strasbourg, La Nuée Bleue, 2004 (les mêmes auteurs ayant déjà précédemment mis l'accent sur les particularités alimentaires de la région dans *Le Mangeur alsacien*, Strasbourg, La Nuée Bleue, 2000).

ci bénéficiant globalement d'une image fortement valorisée. Les auteurs, dans ces passages – et cela peut être le cas même dans des relations assez succinctes – effectuent un traitement de l'espace et de l'action qui s'apparente à une véritable mise en scène. Les lois qui président à cette opération répondent en général, partiellement ou totalement, aux règles de la dramaturgie courante : le cadrage dans un espace-temps particulier ; la peinture d'un décor ; la détermination de rôles ; souvent, enfin, la construction d'un vrai scénario ou, du moins, le déroulement d'un certain nombre d'actes, de gestes, de paroles qui donnent un sens à la scène qui est en train de se jouer et dans laquelle le lecteur se trouve comme projeté¹¹.

Parmi les boissons locales, c'est surtout le vin, dont les vertus multiples sont sans cesse célébrées, qui représente les valeurs fondamentales, car c'est du temps et de la terre exprimés dans un produit. Inséparable de ce puissant marqueur territorial qu'est le vignoble, ce breuvage est considéré comme étant largement responsable du « tempérament local ». Car l'enracinement du cep est aussi celui du buveur, la chaîne des générations étant ininterrompue, ainsi que le montre cette scène d'un conte d'Erckmann-Chatrian où le narrateur, descendu dans la cave avec le tavernier, passe en revue tous les vins qui, selon lui, chantent par la voix même des gais buveurs qui s'époumonent dans la salle :

« Et vous, bons vins captifs sous les cercles de fer ou d'osier, vous attendez avec impatience l'heureux instant de passer dans nos veines, de faire battre nos cœurs, de revivre en nous ! [...] Mais quand je ne serai plus, quand mes os auront reverdi et se dresseront en ceps nouveaux sur le coteau ; quand mon sang bouillonnera en gouttelettes vermeilles dans les grappes mûries, et qu'il s'épanchera du pressoir en flots limpides, alors, jeunes gens, à votre tour de me délivrer ! Laissez-moi revivre en vous, faire votre force, votre joie, votre courage, comme les ancêtres font le mien aujourd'hui, c'est tout ce que je vous demande¹² ».

Pour ce qui est de la bière, qui fait également partie intégrante du patrimoine local, sa genèse est moins clairement inscrite dans l'espace. C'est donc plutôt la brasserie, son haut lieu identitaire, qui est célébrée, comme dans cette description pittoresque :

« Je m'arrête sur ce mot, qui se place sous mon crayon comme une des expressions les plus saillantes de la physionomie de Strasbourg. Téniers ! Rembrandt ! Où sont vos palettes ? *Brasserie*, lieu où l'on fait de la bière. [...] Pour l'Alsacien en général, et pour le Strasbourgeois en particulier, brasserie signifie essentiellement le lieu où l'on boit la bière, et très subsidiairement celui où on la fait. Peu lui

11. Sur ces procédés cf. Véronique NAHOUM-GRAPPE, *La Culture de l'ivresse. Essai de phénoménologie historique*, Paris, Quai Voltaire, 1991 (ch. II « Le scénario de l'ivresse » et ch. III « Le décor de l'ivresse »).

12. ERCKMANN-CHATRIAN, « Le chant de la tonne », *Histoires d'Alsace et de Lorraine*, Paris, Omnibus, 1999, p. 715-716.

importe qu'elle se fasse ou ne se fasse point, qu'elle soit un produit de l'art ou un bienfait de la nature, pourvu qu'à son appel le breuvage favori arrive, frais et pétillant, dans le verre allongé. Une lanterne avare signale le soir l'entrée de ces établissements, dont le nombre est considérable à Strasbourg. Plus de vingt fois, dans l'espace d'un quart d'heure, la porte crie en roulant sur ses gonds, pour recevoir la soif haletante ou congédier la plénitude¹³ ».

On remarque bien, au-delà de la couleur locale et des effets de style qui imprègnent de tels tableaux, l'idéologie qu'ils véhiculent et qui révèle combien la frontière entre l'us et l'abus est floue. Ces habitudes de consommation pléthorique sont, lit-on, la résultante du milieu et des sédimentations de l'histoire. C'est le vieux fonds germanique qui est inlassablement invoqué, par exemple dans divers articles de la *Revue d'Alsace*, d'une façon qui finit par confiner au stéréotype, pour expliquer le terrible penchant que manifestent pour la boisson les Alsaciens, qui forment une race de buveurs « intrépides ». Charles Gérard, en décrivant les agapes et les beuveries d'autrefois, insiste sur cet atavisme :

« Il n'est certainement point de pays de l'ancien Saint-Empire où le besoin de la convivialité se soit plus intrinsèquement manifesté que dans l'Alsace, et où il se soit aussi plus énergiquement satisfait. [...] Les Allemands et les Alsaciens avec eux avaient anciennement une terrible réputation de buveurs. À leur appétit strident correspondait une soif adurante ; estomac chaud et gorge toujours sèche, voilà le fond du véritable allemand¹⁴ ».

Mais l'apport des mœurs françaises compte aussi, et c'est bien ce double héritage qui donne globalement son caractère particulier, intrinsèquement aimable, à ce peuple, au point qu'on voit des chroniqueurs, tel Louis Simmonet, faire de celui-ci, dans sa note critique sur l'ouvrage de Charles Gérard, un acteur collectif quasi intemporel évoluant sous nos yeux :

« N'est-ce pas que le sujet n'est pas mal choisi, et que le titre est bien trouvé ? Et comme il vous met tout de suite sous les yeux un spectacle curieux et imposant ! Les voyez-vous d'ici, à table, ces fiers enfants de l'Alsace, à l'accent rude, mais qui font partout bonne figure, au banquet comme à la bataille ? Quels morceaux, et qu'ils sont appétissants ! Quelles rasades, surtout, et quels hurrahs sur toute la ligne ! Voilà ce que dit d'abord le titre¹⁵ ».

Il existe de fait, si l'on en croit les auteurs du temps, bien des occasions de consommer abondamment de façon légitime. En certains lieux et en des moments particuliers, il faut laisser boire et aller jusqu'à donner à boire, même si le risque est grand de tomber dans la démesure, ce qui démontre bien l'élasticité des normes en vigueur. L'ivresse fait naître un

13. L. JOLLY, « Physionomie de Strasbourg », *Revue d'Alsace*, 1836, t. 2, p. 15-16.

14. Charles GÉRARD, « L'Ancienne Alsace à table », *Revue d'Alsace*, 1860, p. 482.

15. Louis SIMONNET, « Lettres alsaciennes », *Revue d'Alsace*, 1863, p. 317.

monde radieux et transfiguré, en déséquilibre, tel qu'on le trouve dans les représentations iconographiques, avec ses signes conventionnels compris de tout un chacun, comme la posture du « chevauchement du tonneau », qui en constitue la figure classique. Bouches ouvertes, verres levés, visages enluminés sont autant de codes régulièrement utilisés pour signifier avec efficacité la joyeuse ébriété, celle qui règne, par exemple, dans cette typique scène de taverne :

« Oh ! Les bonnes figures alignées ! Grosses, grasses, vermeilles, rieuses, graves, moqueuses, contentes, rêveuses, amoureuses, clignant de l'œil, levant le coude, baillant, ronflant, se trémoussant ; les jambes allongées, le chapeau sur l'oreille, le tricorné sur la nuque. Oh ! La joyeuse perspective ! La salle entonnait l'hymne des *Brigands du Rhin* : « Je suis le roi de ces montagnes !¹⁶ ».

Ainsi, un spectacle haut en couleurs – mais qui peut former une séquence romanesque ou théâtrale comique attendue et un peu convenue – en vient, dans certains cas, à emplir l'espace du récit, tout comme il est supposé investir l'espace public, et cela sans que l'on s'en offusque réellement. C'est que, au moment de ces débordements, par exemple lors du carnaval, où l'on peut jouir d'une grande licence, « l'esthétique de l'ivresse envahit la place publique, ce qui ne signifie pas forcément que les acteurs sont tous ivres, mais que l'ivresse est le *style* dominant du moment¹⁷ » : les masques ressemblent à des trognes d'ivrognes, les fonctions du « bas corporel » sont promues, comme autant de valeurs inversées que la fête légitime pour un temps.

Mais lorsque les effets d'une consommation immodérée se manifestent de façon trop scandaleuse, hors de propos ou de manière répétitive, le boire « généreux » bascule vers un boire « excessif » que l'opinion condamne. C'est alors qu'émerge la face inquiétante de la figure de l'ivrogne.

Classes buveuses, classes dangereuses ?

Un accord semble exister de façon quasiment immémoriale sur ce qui est considéré comme la conséquence néfaste de l'abus : la dépossession de soi, lorsque le produit absorbé s'empare du corps de l'individu, qui n'est plus maître de lui-même. Car entre le buveur et l'alcool, ce « faux ami », la confrontation peut se muer en un véritable corps à corps, une lutte dont l'enjeu est de savoir qui parviendra à dominer l'autre. Pour un homme, c'est traditionnellement un moyen d'éprouver l'endurance de chacun, de juger de ses qualités physiques et aussi morales. Celui qui sait résister saura aussi se battre en d'autres occasions, contre un adversaire plus redoutable

16. ERCKMANN-CHATRIAN, « Le chant de la tonne », *loc. cit.*, p. 710. Des tableaux de ce type, constitués en véritables modèles, reviennent de façon récurrente chez ces auteurs.

17. Véronique NAHOUM-GRAPPE, *La Culture de l'ivresse*, *op. cit.*, p. 174-175.

parfois. L'Alsacien, a dit Louis Simonnet, sait tenir « au banquet comme à la bataille ». On retrouve là l'un des ressorts classiques du « boire militaire », où s'exprime aussi la force de cohésion du groupe. De telles représentations sont perceptibles dans de nombreux récits égrenés dans la *Revue d'Alsace*, où, lorsqu'ils sont évoqués, l'espace et le temps de la guerre semblent totalement et naturellement imprégnés par des libations. Mais, qu'on soit ou non sous les armes, boire le plus en tenant le mieux reste la preuve incontestable d'une supériorité dont on peut se vanter, comme le fait Goethe :

« Que celui qui au troisième ou au quatrième pot sent sa raison se troubler au point de ne plus reconnaître sa femme, ses enfants, ses amis et de les maltraiter, s'en tienne à deux pots, s'il ne veut pas offenser Dieu et se faire mépriser par son prochain ; mais que celui qui, après en avoir bu quatre, cinq ou six, reste en état de faire son travail et de se conformer au commandement de ses supérieurs ecclésiastiques et séculiers, et de secourir, en cas de besoin, son prochain, que celui-là absorbe humblement et avec reconnaissance la part que Dieu lui a permis de prendre. Qu'il se garde bien cependant de dépasser la limite des six mesures, car il est rare que la bonté infinie du Seigneur accorde à l'un de ses enfants la faveur qu'il a bien voulu me faire, à moi, son serviteur indigne¹⁸ ».

La soûlerie, surtout si elle est coutumière, reste donc un comportement qui signe la faiblesse de constitution ou, davantage encore, la bassesse d'origine. La baronne d'Oberkirch, qui relate de façon avantageuse certaines réceptions de la haute société cosmopolite qu'elle fréquente, procède par ellipse significative lorsqu'elle évoque les excès de boisson observables en ces circonstances, mais qui restent contenus dans les bornes des espaces privés. Ainsi, lors de réjouissances à Spa, « on resta assis longtemps et l'on but une grande quantité de vin du Rhin, de sorte que lorsqu'on annonça le dîner, personne n'était en état d'y faire honneur », écrit-elle pudiquement¹⁹. En revanche, lorsque, dans un esprit charitable, cette noble dame pose son regard sur les gens du peuple, elle n'y voit quasiment que des assoiffés, à qui il est d'usage de distribuer des « pour boire » au sens premier du terme. Les rôles d'ivrognes sont, chez elle, comme dans bien des histoires contées dans la *Revue d'Alsace*, immanquablement tenus par les cochers et les domestiques. Mais l'homme du peuple qui boit est d'un autre monde et dans un autre monde. Les récits de voyageurs et les tableaux en font un type pittoresque, amusant, exotique même : Watteau a peint les buveurs débraillés des Porcherons et la duchesse de Bourbon, désireuse de s'encanailler, aimerait bien y conduire la baronne

18. Extrait des *Mémoires* de Goethe, « Voyage sur le Rhin, II », cité dans *Saisons d'Alsace*, n° 141, automne 1998, Le numéro du cinquantenaire : « Encyclopédie imaginaire de l'Alsace », p. 143. L'auteur reprend ici à son compte un extrait de sermon prononcé par l'archevêque de Mayence.

19. Baronne d'OBERKIRCH, *Mémoires*, Paris, Mercure de France, 1989, p. 352.

d'Oberkirch. Durablement d'ailleurs, et en liaison avec la sensibilité romantique qui s'exprime et l'esthétique du sublime qui impose ses règles, les récits littéraires utilisent la figure du poivrot comme le ressort dramatique qui permet au héros de prouver sa bravoure. Ainsi en est-il dans ce récit d'excursion où le narrateur, après avoir rencontré dans une auberge la fille d'un puissant seigneur russe, suit sa voiture avec la sienne, jusqu'à ce que l'équipée menace de tourner au drame du fait de l'état d'ébriété de l'individu qui conduit le véhicule de la jeune personne :

« Soudain Marie jette un cri ; ses traits se décomposent et peignent l'anxiété la plus vive [...]. Arrêtez les chevaux! [...]. Cet homme est ivre, continua-t-elle en désignant son cocher, et en manifestant toujours la plus grande terreur, ivre, et je suis à sa merci! Mon Dieu, pitié, pitié pour moi! »

Le conteur, comme on pouvait s'y attendre, vole au secours de la demoiselle en perdition et, prenant les rênes en main, évite à l'équipage de verser dans le précipice bordant la route²⁰.

Mais cette populace avide d'alcool peut ne pas être considérée comme trop menaçante tant qu'elle est confinée dans des « territoires du boire », réels ou imaginaires, qui se trouvent socialement et spatialement très éloignés de ceux des gens de bien.

Pourtant, lorsque s'impose le sentiment de gonflement des « masses », le problème prend une toute autre dimension. Au dispositif traditionnel, dans lequel l'absorption d'alcool, qui répondait à des fonctions multiples et pouvait se traduire parfois par des excès regrettables – mais qui semblaient devoir faire partie de « l'ordre des choses » –, et qui ne disparaît pas totalement, se superpose un autre système de représentation. L'« angoisse des élites »²¹ commence à se manifester et, par la peinture de scènes plus inquiétantes, on voit se constituer le vaste tableau d'un désordre généralisé. Il est vrai qu'entre la fin du XVIII^e et les premières décennies du XIX^e siècle une autre attitude émerge progressivement envers les pratiques de consommation populaire. Le regard anthropologique naît, qui révèle, pour les détenteurs du pouvoir, qu'il soit politique, social, religieux ou intellectuel, l'existence d'un univers encore insoupçonné, ou mal vu jusqu'alors, celui de la démesure généralisée. L'enquêteur social s'introduit donc pour nous dans les endroits de débauche et il nous conduit véritablement au spectacle. Car pour beaucoup de ces observateurs-écrivains, qui sont animés à la fois d'intentions éthiques et de préoccupations esthétiques, il s'agit aussi, à partir de leur expérience

20. Eugène PRUD'HOMME, « La vallée de la Mourg », *Revue d'Alsace*, 1836, t. 2, p. 83-84.

21. Pour reprendre l'expression utilisée par Didier NOURRISSON dans *Le Buveur du XIX^e siècle, op. cit.*, quatrième partie, ch. 2 : « Les abus du buveur ou l'angoisse des élites » (p. 186-195).

personnelle ou de leurs informations, de provoquer chez le lecteur, par un récit dramatisé des lieux de perdition, le délicieux frisson qui le ravit. Mais une inquiétude bien réelle ne peut pas ne pas suinter de ces descriptions, celle que fait La Vallée, dès 1793, constituant une sorte de modèle du genre, que l'on va retrouver démultiplié par la suite :

« Rien de plus dégoûtant que les lieux appelés *Stuben* ou poêles, où l'on se rassemble pour danser. En effet, au milieu d'une salle, communément sombre et enfumée, se trouve un poêle de fer fortement échauffé. C'est autour de ce poêle que quarante à cinquante paires de danseurs valsent pendant des heures entières au son d'un mauvais violon. [...] Les spectateurs boivent et fument. Les voix des enfants, le glapisement des vieilles, l'idiome rauque des buveurs, se mêlent à certains cris des danseurs qui reviennent en ritournelles à certaines mesures de la danse. Ce n'est plus l'expression naïve de la joie ; c'est l'étourdissant charivari d'un sabbat. Une lampe [...] souvent renversée par la débauche effrontée, autant de fois rallumée par la pudeur qui dispute, verse un jour ténébreux sur ces orgies. La vapeur du poêle, la fumée des pipes, la chaleur étouffante, les aigres exhalaisons de la bière, font de ces asiles du plaisir un vrai gouffre de putréfaction²² ».

Le décor est planté : le cabaret, la taverne, l'estaminet deviennent une sorte de lieu générique, conçu comme le foyer de toutes les dépravations. Les éléments récurrents du scénario du boire y sont mécaniquement associés : la nuit, la danse, la débauche, les bagarres, les meurtres. C'est la consommation sans limites, le plus souvent dans un temps qui est lui-même sans bornes (deux aspects de la démesure), celui de la nuit, moment de toutes les transgressions, de tous les possibles, qui est au cœur du dispositif discursif²³. Alors peut se réaliser le déploiement des vices, comme le jeu ou la danse, dont on se méfie de plus en plus car les effets de la boisson ajoutés à la « volupté » inhérente à cet exercice provoquent la licence des comportements, la présence des femmes au cabaret – qui était traditionnellement attestée – étant devenue désormais à la fois suspecte et répréhensible. Enfin surgit la violence, verbale ou physique, parfois meurtrière. L'ivrognerie est donc bien désignée, dans le cheminement narratif, comme le mal primitif, source des autres inconduites qui surviennent selon un déroulement inexorable, ce qui ne peut que susciter l'effroi. Une véritable « contamination » matérielle et morale se diffuse à

22. LA VALLÉE, *Voyages dans les départements de la France, Haut-Rhin*, 1793, cité dans Charles HOFFMANN (*L'Alsace au XVIII^e siècle*, Colmar, 1906, p. 130). Cet auteur offre, en particulier, dans cet ouvrage une compilation de témoignages sur les désordres qui sont, selon ses dires, déjà répandus à la fin du XVIII^e siècle, plus spécialement dans les villages et gros bourgs de Haute-Alsace.

23. Cf. Simone DELATTRE, *Les Douze heures noires. La nuit à Paris au XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 2000.

partir de ce lieu de perdition, menaçant les zones stratégiques et honorables de la localité, qu'elle disqualifie, et mettant en péril toute la société.

De telles pratiques déviantes génèrent inévitablement le désordre des familles et ébranlent le foyer domestique, pôle concurrent et de plus en plus antithétique du cabaret. Différentes versions de la ruine matérielle et morale des ménages, toujours inéluctable, sont ainsi proposées. Les femmes, surtout, sont les premières victimes de l'intempérance de leurs époux, selon les dires de nombreux témoins :

« Dans les classes inférieures du peuple, les mœurs ont une rudesse germanique d'un contact peu agréable. Cette pépinière de vaillants soldats, qu'assouplit seule la discipline militaire, est, au demeurant, entêtée dans ses idées, despotique de caractère et brutale dans ses faits et gestes. À quelques rares exceptions près, le manouvrier alsacien frappe à coups redoublés, pour la moindre faute, sa femme et sa progéniture [...]. En 1846, pendant que le soleil mûrissait le raisin et que les vignerons se réjouissaient d'avance d'une excellente récolte, on entendait gémir de toutes parts les pauvres ménagères : « Quel malheur, disaient-elles, ce sera comme en 1834 : le vin était si chaud, si bon, si abondant, que les hommes nous ont donné plus de coups cette année-là que dans notre vie entière²⁴ ».

Les méfaits de l'alcool, ce sont aussi les jeunes gens endettés, les filles séduites et perdues²⁵, l'épargne du couple dilapidée : « Dans nos contrées, on a déjà beaucoup fait pour l'ouvrier : on lui a ouvert des caisses d'épargne, dont il ne profite guère à la vérité ; les habitudes de cabaret sont encore trop invétérées », regrette l'un des auteurs²⁶.

L'ivresse est également mise en relation directe avec les attroupements. Mais si elle est acceptable lorsque coule le vin joyeux de la liesse collective, elle peut aussi être associée à de terrifiantes scènes d'émeutes. Pendant la Révolution surtout, dont le souvenir est encore proche dans les mémoires, à en juger par le nombre de textes qui en relatent divers épisodes, l'« ivresse de la foule » correspond bien à une réelle ébriété, comme lors de la fameuse journée du 21 juillet 1789 à Strasbourg :

24. N. de LAJOLAIS, *Etude historique et descriptive de Strasbourg et de ses environs*, Paris, de Napoléon Chaix et C^e, 1852, p. 120-121.

25. L'enivrement de la jouvencelle est présenté comme l'un des stratagèmes utilisés par le vil séducteur, dans toutes les strates de la société. Le procédé peut être vu comme l'un des grands poncifs littéraires, depuis les romans libertins du XVIII^e siècle jusqu'aux écrits naturalistes du XIX^e siècle, et on le trouve décliné sous diverses formes dans nos œuvres étudiées (cf., par exemple, Edouard BARROIS, « La Marguerite. Souvenir de Savoie », *Revue d'Alsace*, 1836, p. 379). Mais les rapports de police font effectivement état d'affaires de ce type et la surveillance de la vertu des jeunes filles, qu'il faut protéger des risques qu'elles encourent, est un des impératifs du temps.

26. « Exposition des produits de l'industrie alsacienne à Mulhouse », *Revue d'Alsace*, 1836, p. 443.

« Il arriva alors, au petit pied à Strasbourg, ce qui s'est vu dans toutes les émeutes, dans toutes les journées révolutionnaires de Paris [...] : des figures étranges, inconnues, sortirent comme de dessous terre ; une agitation inusitée se fit remarquer dans les principales rues de la ville [...] ; tous les métiers fournirent leur contingent à cette troupe de démolisseurs qui s'acheminaient, munis d'instruments de destruction, mais sans bruit, vers l'hôtel de ville. [Alors celui-ci] se trouva, comme une forteresse prise d'assaut, livré au bon plaisir des assaillants qui se répandirent dans les salles de réunion, dans les bureaux, dans les archives, dans les greniers, dans les caves [...] ; la toiture disparut plus vite que si la grêle mêlée à l'ouragan en avait brisé les tuiles ; dans les caves, les tonneaux centenaires furent défoncés ; le vin bu sur place, emporté dans des brocs et des hottes, répandu sur le sol²⁷ ».

Cette « ivresse » généralisée, à propos de laquelle les narrateurs entretiennent souvent la confusion entre sens vrai et sens métaphorique, est, dans la période où ils écrivent, supposée menacer toujours potentiellement les lieux de pouvoir, alors que la situation politique reste encore troublée, tout particulièrement à Strasbourg. Les autorités se préoccupent d'ailleurs activement du repérage des groupes jugés menaçants, ce qui les amène à s'efforcer de contrôler les débits de boissons où ils se rassemblent²⁸. L'assimilation entre « classe travailleuse buveuse » et « classe dangereuse » s'en trouve jour après jour consolidée, avec de nombreux discours qui stigmatisent un peuple titubant et tonitruant²⁹. Les peurs diffuses qui traversent le corps social, et dont l'un des objets est précisément le gros buveur – personnage d'autant plus « insaisissable » aux yeux des possédants et des gouvernants qu'il est une sorte d'être collectif menaçant l'ordre économique, social et politique –, semblent ainsi trouver un ancrage solide par la mise en mots, en images, en récit. Cette opération d'écriture cristallise les angoisses, tout en les renforçant aussi, sans aucun doute.

Boire quand même

En même temps que se forge cette préoccupation des élites envers la menace qu'elles perçoivent et qui est mise en scène dans des productions qui l'actualisent, est élaboré le scénario de l'établissement d'un ordre possible. Mais celui-ci est ambigu, comme l'est l'image de l'ivrogne,

27. Louis SPACH, « Frédéric de Dietrich, premier maire de Strasbourg », *Revue d'Alsace*, 1856, p. 495-501.

28. Cf. Jean-Pierre HIRSCH, *Les Débits de boissons dans les petites villes d'Alsace de 1844 à 1914*, doctorat d'histoire de l'Université de Metz, 2003.

29. Susanna BARROWS (*Miroirs déformants. Réflexions sur la foule en France à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Aubier, 1990) montre bien, plus particulièrement pour la deuxième moitié du XIX^e siècle, l'assimilation qui est faite par les élites de la foule terrifiante à une horde d'alcooliques.

car, nous l'avons dit, les enjeux sont multiples et contradictoires. S'il est indispensable de lutter contre l'abus de boisson pour préserver la force de travail des classes laborieuses et garantir la sécurité publique, il s'agit aussi de ne pas contrarier les intérêts économiques et de ne pas anéantir des pratiques enracinées dans la tradition et qui ont, elles-mêmes, des fonctionnalités sociales³⁰. Le discours pourra donc difficilement être celui de l'appel à l'abstinence totale ou de l'encouragement à la répression drastique (même si des ligues de tempérance commencent à se constituer et à s'exprimer), mais il se situera dans le registre de la « mesure ». Le projet global apparaît bien comme celui d'un compromis et d'une véritable intériorisation, à tous les niveaux, des règles de bienséance qui doivent présider aux modes de consommation. On cherche, de fait, à tracer de véritables « frontières du boire » qui seraient à la fois spatialement visibles et individuellement acceptées. Ce modèle de modération et de civilité semble précisément devoir s'imposer par un jeu d'influence plus ou moins conscient, donc en grande partie par l'intermédiaire de cette littérature, de genres divers, qui à la fois se nourrit des bons exemples que certaines pratiques peuvent offrir et contribue à orienter positivement les habitudes. Remodelage de l'espace réel et discours sur un ordre rêvé se conjuguent ainsi pour déboucher finalement sur la présentation de sortes de canevas d'un « bien boire », globalement légitimé.

Il faut d'abord persuader le lecteur que la rudesse et la grossièreté des mœurs d'antan sont reléguées dans un passé qui fascine, sans aucun doute, car on connaît le goût de l'époque pour un Moyen Âge largement recomposé, mais qui doit être considéré comme étant définitivement révolu. En cette ère qui croit dans les bienfaits de la « civilisation », les mœurs rustiques vont laisser place progressivement, dans tout le corps social, à la délicatesse, à la pudeur, aux bonnes manières³¹. Des mises en scène de vieilles pratiques de consommation sont présentées comme étant disqualifiées. Les façons de boire de jadis ne sont plus dignes d'un monde évolué, si l'on en croit, par exemple, Charles Gérard, qui condamne ces vieilles coutumes :

« Toutes les classes de la société, tous les âges étaient infectés de ce matérialisme grossier, de cette sensualité basse qui a fait des derniers siècles l'époque héroïque, le cycle chevaleresque de la beuverie. La plèbe, la bourgeoisie, la noblesse, le clergé, toutes les conditions étaient marquées de ce vice honteux³² ».

30. Cf. Jean-Pierre HIRSCH, *Vie de bistrot en Alsace. Lieux de loisirs et de sociabilité, 1844-1914*, Paris, L'Harmattan, 2010.

31. Sur ces questions, cf. en particulier Norbert ELIAS, *La Civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1973 (1^{ère} éd. *Über den Prozess der Zivilisation*, 1969) et Pierre BOURDIEU, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Les Editions de Minuit, 1979.

32. Charles GÉRARD, « L'Ancienne Alsace à table », *Revue d'Alsace*, 1862, p. 467.

Et Louis Simonnet, soucieux, au nom de la moralité, dans le compte-rendu qu'il fait de cet ouvrage, de ne pas paraître cautionner celui-ci totalement, justifie l'intérêt qu'il lui trouve en introduisant une prudente distanciation et en proclamant :

« Si j'ai pris parfois plaisir à voir dîner tant d'illustres ou de vaillants convives, je n'ai jamais regretté de ne pouvoir m'asseoir à table à leurs côtés. Je crois même, entre nous, que l'auteur, en nous traçant le portrait si piquant de mœurs à peu près disparues, n'a été qu'un historien pénétré et enthousiaste de son sujet³³ ».

De fait, dans le procès de civilisation qui est en cours, ce sont les classes possédantes qui, sans qu'on les y oblige par des mesures contraignantes, sont supposées avoir commencé, par leurs pratiques, à offrir le spectacle de modes de consommation caractérisés par la mesure et la maîtrise de soi. Ce modèle, pour bien des auteurs, qui sont convaincus par ailleurs des vertus de l'éducation, est appelé à se répandre dans toutes les couches de la société. Charles Gérard en est persuadé :

« L'autorité essaya souvent de réfréner les excès qui se commettaient, et d'endiguer de vive force l'intempérance naturelle aux peuples d'origine germanique. Mais ses efforts échouèrent presque partout et toujours. Les mœurs étaient plus fortes que les lois. [...] L'éducation, la marche du temps, le progrès des habitudes sociales, la propagation des idées délicates, le besoin de décence et de politesse, et surtout les bons exemples devaient seuls amener une amélioration des mœurs³⁴ ».

Pour le peuple, cependant, la route reste longue à parcourir. L'enfer est tout à fait contemporain, puisque le cabaret est toujours vu comme ce « gouffre de putréfaction » d'où se propage encore la grossièreté, forme résiduelle d'une sauvagerie venue d'un autre temps. Mais les conditions nouvelles de travail et de vie, et en particulier celles qui se développent dans les villes industrielles, sont parfois considérées comme la cause principale du vice qui, au lieu de disparaître, se répand chez les travailleurs. L'intempérance généralisée n'est qu'un résultat des bouleversements économiques et sociaux, comme on le voit parmi les ouvriers de Mulhouse, qui inspirent à Louis Levrault ce tableau, marqué du sceau du tragique :

« Ne leur reprochez pas la licence de leurs grosses joies du dimanche : ils sont si malheureux le reste de la semaine ! Quel pire état, et quel état plus pauvre que celui d'ouvrier dans les laboratoires de la fortune ? Voyez-les, six jours sur sept, dans leurs prisons volontaires, dans ces châteaux de la féodalité moderne qu'on appelle *fabriques* ; voyez-les, serfs de la bourgeoisie glèbe, courbés du matin au soir sur leurs métiers, exténués, pâles, déguenillés, malpropres, mener une vie de nègres sous le soleil de France ! Ils sont, pendant tout le jour et une partie de

33. Louis SIMONNET, « Lettres alsaciennes », *Revue d'Alsace*, 1863, p. 318.

34. Charles GÉRARD, « L'Ancienne Alsace à table », *Revue d'Alsace*, 1862, p. 468.

la nuit, enfermés dans leurs geôles de travail, geôles étroites, où ils respirent un air corrompu, où ils respirent le vice en même temps que la maladie, et où la plupart amassent à peine de quoi boire au cabaret chaque dimanche l'oubli de cette destinée de forçats³⁵ ».

Un point de vue moins sombre est exprimé par d'autres auteurs, qui préfèrent relever ce qui semble, encore une fois, être la spécificité du caractère de l'Alsacien, gai jusque dans l'ivresse, et donc sans doute moins dangereux qu'ailleurs :

« [À Lyon] le soir, quand les ouvriers ont quitté leurs ateliers et se répandent par troupes, dans les rues et sur les places, on voit cette effrayante masse d'hommes passer et repasser silencieusement, glisser plutôt que marcher. Ce ne sont pas ces bandes joyeuses d'ouvriers alsaciens, célébrant la fin de leurs journées de travail, par des chansons à boire, par d'insouciantes refrains, par de délirants cris de joie³⁶ ».

Toute une entreprise d'acculturation semble donc possible, qui passera, entre autres, par l'élaboration de structures spatiales positives. Car c'est avant tout de la réorganisation et de la redéfinition de l'espace que viendra la régénération morale du travailleur. Des réalisations concrètes permettent de présenter de véritables archétypes de la fabrique idéale, mais aussi de la demeure rêvée, qui doivent être salubres et harmonieuses, en suivant les principes hygiénistes du temps. Il faut améliorer le cadre de vie de l'ouvrier et il oubliera le chemin de la taverne. Dans le mouvement général de développement de la sphère privée et de ses valeurs, la promotion de l'espace domestique est particulièrement forte. Dans un grand nombre d'articles de la *Revue d'Alsace* de ces années, on voit à quel point, avec la mise en scène du logis, l'économie et la morale familiales se trouvent propulsées au premier plan. L'attention se concentre sur le foyer, où la femme joue un rôle central dans la conversion à la tempérance³⁷ et où les avantages de la ruralité sont fréquemment mis en exergue. Ce modèle est distillé à travers de multiples relations plus ou moins romancées, qu'il s'agisse des récits que l'on peut lire précisément dans la *Revue d'Alsace* ou des historiettes moralisatrices de la revue catholique le *Volksfreund*, destinées surtout aux

35. Louis LEVRAULT, « Esquisses du Haut-Rhin, Mulhouse », *Revue d'Alsace*, 1836, p. 24.

36. Edouard BARROIS, « Esquisses départementales, Lyon-Saint-Etienne », *Revue d'Alsace*, 1836, t. II, p. 287-288.

37. En 1840, Louis-René Villermé, quant à lui, considère qu'il s'agit « [...] de rendre justice aux bonnes qualités des femmes d'ouvriers. On croit trop généralement qu'elles sont des causes de dépenses et de consommation pour leurs maris. Loin qu'il en soit toujours ainsi, elles se montrent généralement très sobres, très laborieuses, très économes, lors même qu'elles avaient les défauts contraires avant de se marier. En entrant en ménage, elles deviennent communément rangées, et le nombre des hommes qui, sans elles, s'abrutiraient dans l'ivrognerie et la débauche est très considérable » (*Tableau de l'état physique et moral des ouvriers*, Paris, UGE, 1971, p. 219).

paysans³⁸. Les classes populaires sont concernées, mais les gens de bien sont également ciblés car, pour eux aussi, la dissipation qui peut résulter de l'ivrognerie d'un des leurs risque d'être la cause de malheurs privés infinis et elle va à l'encontre du rôle moteur et exemplaire que ces catégories doivent jouer. Pour un vaste public de lecteurs de toutes conditions et de tous âges, les récits d'Erckmann-Chatrian offrent un riche répertoire d'intrigues et de mises en scène, qui tendent régulièrement à dégager les mêmes leçons de morale : les ivrognes et les goinfres inconséquents sont toujours punis ; les âmes pures se reconnaissent à la modestie de leur comportement et de leur attachement aux biens matériels ; la famille est le noyau dur qui structure la société et la femme en occupe le centre. Dans *L'Ami Fritz*, tout spécialement, cette éthique de référence est bien exprimée par le rabbin Sichel qui, même s'il apprécie le petit verre de *kirschenwasser* qu'on lui offre rituellement, fait la leçon à Fritz Kobus, le bon vivant, en ces termes :

« Pour mériter le bonheur, soit dans ce bas monde, soit dans un autre, il faut commencer par remplir ses devoirs, et le premier de ces devoirs c'est de se créer une famille, d'avoir une femme et des enfants [...]. Non ! Tous vos plaisirs de garçon, tout votre vieux vin que vous buvez entre vous, toutes vos plaisanteries, tout cela n'est rien... c'est de la misère auprès du bonheur de la famille³⁹ ».

Et le rentier, avant de renoncer finalement à sa liberté fallacieuse et à ses beuveries de célibataire – qui le rendent d'ailleurs malade – pour épouser la petite paysanne qui a conquis son cœur, se sera lui-même exclamé :

« Ôte l'amour à l'homme, que lui reste-t-il ? L'égoïsme, l'avarice, l'ivrognerie, l'ennui et les plus misérables instincts ; que fera-t-il de grand, que dira-t-il de beau ? Rien, il ne songera qu'à se remplir la panse⁴⁰ ! »

L'espace domestique est ainsi présenté comme un lieu où l'on boit moins, mieux et pour moins cher qu'au cabaret. Le vin reste toujours vu en général, par nos auteurs, comme indispensable à la reconstitution des forces du travailleur, au même titre que la viande. Mais c'est avant tout la consommation de qualité qui est vantée, au détriment de la quantité : les vins fins de divers vignobles, de Champagne, et surtout d'Alsace, non frelatés, revalorisés et que l'on veut abordables pour tous, font l'objet de longues descriptions poétiques. Les producteurs eux-mêmes s'efforcent de célébrer la salubrité de leur produit et de mettre en scène de manière attrayante la consommation raffinée des catégories supérieures. Avec la naissance et l'épanouissement de la gastronomie, c'est la découverte et

38. Des exemples de ces saynètes édifiantes sont présentés par François IGERSCHEIM (*Politique et administration dans le Bas-Rhin, 1848-1870*, Presses Universitaires de Strasbourg, p. 322-333) et par Jean-Pierre HIRSCH (*Les Débits de boissons dans les petites villes d'Alsace de 1844 à 1914*, op. cit.).

39. ERCKMANN-CHATRIAN, *L'Ami Fritz*, op. cit., p. 29-30.

40. ERCKMANN-CHATRIAN, *L'Ami Fritz*, op. cit., p. 95.

l'expansion de l'œnologie qui caractérisent les mœurs de la bonne société. Par un effet d'imitation, le peuple aussi doit pouvoir entrer dans cette culture du boire aux accents plus distingués. Des modèles de consommation sont ainsi proposés, pour un usage social élargi⁴¹.

Quant aux débits de boissons fréquentés par les gens du peuple, ils continuent à susciter bien des craintes. Les rapports de police du milieu du siècle donnent l'image, pour Strasbourg, d'une ville soucieuse avant tout de sa tranquillité, où il s'agit d'épurer les lieux existants, en repérant les isolats qui font tache. Ces documents dessinent en creux le modèle de la ville rêvée par l'administration municipale et préfectorale, c'est-à-dire une cité propre, sans embarras, sans mendiants, débarrassée des piliers de cabaret et autres ivrognes invétérés, qui sont traqués lorsqu'ils sont source d'encombrements et de désordres sur la voie publique⁴². Mais c'est, là encore, pour de larges couches de la population, à un travail pédagogique qu'il faut se livrer. On voit comment, alors que l'estaminet traditionnel est largement discrédité, des descriptions s'efforcent de présenter de façon positive et attrayante les endroits légitimes du « bien boire » : des espaces bornés, propres, pacifiés, contrôlés, maîtrisés, qui accompliraient le rêve de la transparence, opposée à l'opacité et à la confusion d'autrefois. Les contours de tels lieux sont précisés, en référence à de nouveaux types d'établissements susceptibles de constituer des modèles, comme peuvent l'être les brasseries nouveau style (Piton, des Trois Rois, du Dauphin ou de

41. J.-L. STOLTZ, viticulteur à Andlau, célèbre avec lyrisme les vins d'Alsace, qu'il juge plus sains que la bière, à l'usage trop répandu selon lui (« Notice historique et topographique sur les vignobles et les vins d'Alsace », *Revue d'Alsace*, 1852, p. 104). Les récits d'Erckmann-Chatrian fourmillent aussi de références à de multiples cépages qui font les délices des connaisseurs.

42. Il est remarquable de noter d'ailleurs que les faits consignés par les commissaires dans leurs rapports, les opuscules rédigés par divers administrateurs (par exemple par Ernest de NEYREMAND, *De la nécessité de réprimer l'ivresse*, Colmar-Strasbourg-Paris, 1869, qui évoque par le menu plusieurs affaires judiciaires) ou nombre d'articles de *La Gazette des tribunaux*, comportent des séquences qui sont souvent très construites et dans lesquelles les rédacteurs font preuve d'une évidente culture littéraire et d'efforts de style. Comme le note Edouard Ebel, à Strasbourg, dans les années 1846-1850, au moment où l'on se préoccupe plus précisément de l'identification sociale et de l'implantation de ces groupes socialement et politiquement menaçants qui semblent avoir fait du cabaret ou de la brasserie leur quartier général, on repère un « apogée des descriptions théâtralisantes » : « Les policiers utilisaient volontiers la prosopopée et faisaient parler les personnes qu'ils mettaient en scène dans leurs rapports » (Edouard EBEL *Police et société : histoire de la police et de son activité en Alsace au XIX^e siècle*, Presses Universitaires de Strasbourg, 1999, p. 569). Ainsi, Stéphane Comte, nommé commissaire principal de Strasbourg en juillet 1849, peut, grâce à divers informateurs et à ses observations personnelles – car il ne ménage pas sa peine – établir une sorte de géographie mentale des lieux de la subversion potentielle. Ses rapports en peignent les décors et les acteurs, en opérant souvent une réelle dramatisation. Sur cette question de la circulation des modèles littéraires et esthétiques, cf. Christian JOUHAUD, Dinah RIBARD et Nicolas SCHAPIRA, *Histoire, littérature, témoignage, op.cit.*, ch. VI « Malheurs du temps et tragédie. Littérature, archives, émotion ».

l'Aigle) ou bien les cafés élégants du Bauzin et du Globe. Les décors et les ambiances types du « mauvais » et du « bon » établissement sont clairement différenciés. Pour Frédéric Piton, par exemple, les brasseries ne sauraient plus être désormais des repères sordides d'individus répugnants :

« Dallées, garnies de grossiers bancs et tables, la bière servie dans des canettes en bardeaux goudronnés, un verre pour deux ou quatre buveurs, une chandelle allumée sur chaque table, et qui à peine jetait une lueur vacillante dans cet horizon de fumée et de brouillard, des murs noirs comme la nuit, telles étaient les anciennes brasseries. Aujourd'hui que le luxe et le confort ont envahi la société moderne, les brasseries de Strasbourg se sont réformées de même et se sont transformées à leur avantage, non que la bière vaille mieux que jadis, mais le service en canettes en grès ou en verre, couvertes de brillants couvercles en étain, un verre au service de chaque buveur, est plus propre, plus décent ; le papier peint qui couvre les murs, le gaz qui éclaire, les planches en bois qui remplacent les dalles froides et humides et la ventilation établie ont même fait donner aux brasseries un luxe que n'avaient pas les cafés d'autrefois⁴³ ».

Pourtant, malgré ce mouvement prônant la modération des conduites, dans un cadre privé ou public assaini, le fonds de la culture locale semble si résolument marqué par la sociabilité buveuse qu'il est difficile de fixer des limites trop restrictives. Les occasions de boire, et même de trop boire, ne manquent toujours pas. Elles sont légitimes, à condition que nul débordement ne vienne troubler le tableau et que l'ordre social et moral soit, au bout du compte, préservé. Car l'état d'ébriété réelle conserve tout son charme et même sa fonctionnalité, lorsque l'enivrement est occasionnel, léger, contrôlé, lié à la joie de vivre, dans le cadre de rituels codifiés. Dans les récits d'Erckmann-Chatrian, la convivialité et l'amitié restent des valeurs solidement défendues, ce qui autorise toujours, ponctuellement, le partage de consommations savoureuses et abondantes, jugées indispensables à la cohésion du groupe et mises en mots de façon très attrayante et répétitive. Le temps des fêtes, qu'elles soient privées ou publiques, est encore celui de certains excès, qui sont socialement admis. Le carnaval demeure un moment fort, mais nous voyons comment il peut être transfiguré, par exemple sous la plume d'Edouard Barrois, qui vante en cette occasion les agapes raffinées de la bonne société strasbourgeoise. L'ivresse, qu'on peut imaginer bien réelle pourtant, est soumise à un traitement poétique qui, en sublimant l'« orgie », lui retire sa dimension sauvage et en donne, dans le style assez grandiloquent de l'époque, une image radicalement

43. Frédéric PITON, *Strasbourg illustré, ou panorama pittoresque, historique et artistique de Strasbourg et de ses environs*, 1855, t. I, p. 307. Friedrich BULL, de son côté, dans *Strasbourg. Nouveau petit guide dans la ville et ses environs* (Strasbourg, Librairie de Frédéric Bull, 1870) mentionne des hôtels, des restaurants et des cafés, mais aussi quelques « estaminets et brasseries » dignes de confiance, où le visiteur ne risquera pas d'être en mauvaise compagnie.

différente de celle de l'enivrement barbare de braillards avinés ou de foules en fureur :

« Le carnaval a passé au milieu de nous, bruyant, orgiaque comme jadis au temps de sa splendeur, mais non comme alors grimaçant dans les rues, sur les places, de dégoûtantes farces. Cette fois moins éhonté, son expansion désordonnée n'a rejailli que sur qui la voulait et l'allait chercher. Pour celui-là, se sont ouverts au large les battants de tous les salons : pour lui, des milliers de bougies se sont enflammées, des glaces ont resplendi, des femmes ont rivalisé de beauté, de parures et de coquetteries. Pour celui-là, la société s'est levée riieuse un beau matin et sans hésiter s'est livrée à de folles joies. A-t-elle eu tort de s'enivrer ainsi un instant, et d'oublier, au milieu des danses et des rires folâtres, les plaies saignantes dont elle est rongée? Non vraiment, car son ivresse lui a valu un gracieux rêve, et le bonheur d'un rêve se prolonge au-delà du réveil [...]. Ce fut là un de ces délicieux raouts qui résument en une nuit toutes les jouissances éparses gaspillées dans l'espace d'un hiver. Une atmosphère inondée de lumières, des perspectives infinies de femmes et de fleurs, des murs étincelants de tentures et d'ornements dorés [...]. Et quand le champagne se fut répandu dans les veines, alors on vit la passion du plaisir dans toute sa divine folie ; il n'y eut plus d'intermède entre le repos et la danse, les joies ne languirent plus sous le voile de la coquetterie : galops, valse, contredanses furent dévorés au vol⁴⁴ ».

Au quotidien aussi, chacun, à condition qu'il respecte ses obligations familiales et professionnelles, peut garder ses « habitudes », ce qui ne manque pas d'impressionner le critique gastronomique Charles Monselet lorsqu'il observe les mœurs locales :

« Si Gambrinus revenait au monde, il n'hésiterait pas à faire de Strasbourg sa capitale. Tout en effet dans cette ville se ressent de la domination de la bière. [...] La principale affaire d'un Strasbourgeois est d'aller essayer la bière à midi. Ce prélude sans importance ne se compose que de cinq à six chopes. Il revient à la brasserie vers quatre heures lorsque sa journée est terminée ; alors, la dégustation devient plus grave, les canettes se succèdent. Mais le dîner sonne ; fidèle au repas en famille, il rentre chez lui. On ne le reverra qu'entre huit et neuf heures ; il est vrai qu'à onze heures, il semblera vissé à son banc, et que cette fois il s'attaquera non plus aux canettes, mais aux formidables « moos ». Gambrinus ne veut pas de tièdes servants⁴⁵ ! »

On pressent ici que, à côté de l'excès occasionnel, se profile un alcoolisme chronique moins spectaculaire, mais sans doute socialement plus répandu qu'on veut bien se l'avouer, et qui ne semble pas, pour le moment, attirer particulièrement l'attention de nos auteurs, la société ayant encore bien du mal à l'identifier clairement.

44. Edouard BARROIS, « Carnaval », *Revue d'Alsace*, 1836, p. 259-263.

45. D'après le chroniqueur gastronomique Charles Monselet en 1860, cité dans Jean-Claude COLIN et Jean-Dany POTEL-JEHL, *La Bière en Alsace*, Coprur, 1989, p. 64.

Ainsi, la période que nous avons considérée a cristallisé, à travers bon nombre de productions de nature littéraire que nous n'avons pu évoquer que très partiellement ici, une image durable du buveur excessif, née de la superposition de figures anciennes, qui bénéficiaient d'une relative indulgence ou d'une certaine indifférence, et de représentations nouvelles, marquées par une inquiétude croissante. C'est largement par les mots, par la narration, et sous la forme de mises en scène très expressives que se constitue une silhouette de l'ivrogne qui apparaît, en Alsace comme ailleurs, de plus en plus péjorative. Les lieux de consommation fréquentés par les catégories populaires, comme la rue, qui en est le prolongement, sont construits comme des objets spatiaux menaçants, où s'étalent les dépravations liées à l'intempérance. Le remodelage et la clarification de ces endroits sont à l'œuvre, concrètement, mais ils sont difficiles à réaliser, et on semble bien assister, de fait, à une sorte d'appropriation et de mise en ordre mentales de ces espaces obscurs par diverses opérations d'écriture. C'est dans des récits de tous ordres que sont tracées aussi les voies d'une disciplinarisation et d'une intériorisation des conduites, visant à éradiquer le fléau de l'ivrognerie et à faire prévaloir le scénario du « bien boire ». Mais ces processus sont d'autant plus subtils que, comme nous l'avons dit, en Alsace tout spécialement, le débit de boisson reste un haut lieu de sociabilité et qu'il semble impossible d'anéantir des pratiques qui relèvent de la convivialité traditionnelle.

Dans les dernières décennies du XIX^e siècle cependant, on observera partout en Europe une véritable explosion de la consommation d'alcool, d'eaux-de-vie notamment, qui sera particulièrement sensible dans le *Reichsland*. La révélation, alors, de l'ampleur du problème, dans une période où la réalité de la maladie alcoolique ne fera plus de doute et où la figure de l'ivrogne viendra se brouiller du fait de la prise de conscience de la présence potentielle d'une pathologie en l'absence même de signes extérieurs spectaculaires, incitera à la recherche de nouveaux repérages et de solutions effectives plus radicales. Les autorités et les diverses associations de tempérance qui fleuriront alors adopteront des positions plus résolument prohibitionnistes, tout en mettant en œuvre un véritable effort pédagogique, déjà amorcé antérieurement. Dans ce cadre-là, plus que jamais, écrire, dans quelque genre que ce soit, ce sera agir, explicitement ou implicitement, et contribuer à modeler encore une culture de l'alcool en perpétuelle évolution et recomposition.

Résumé

Écrire sur l'ivrognerie, en Alsace (vers 1750 - vers 1870) : récits et logiques d'action

La période qui va du milieu du XVIII^e au milieu du XIX^e siècle environ semble occuper, particulièrement en Alsace, une place stratégique dans l'évolution des sensibilités en matière de consommations d'alcool. À partir de sources littéraires, il est possible de mettre en évidence, relativement à ces usages, tout un ensemble d'images, souvent positives, mais aussi, quand il s'agit d'« ivrognerie », très péjoratives. Et il apparaît bien que de tels textes peuvent être vus comme n'étant pas seulement des réceptacles passifs de représentations et de comportements, mais comme constituant aussi, dans l'optique d'un nécessaire compromis, autant d'outils puissants de détermination de normes socialement acceptées.

Zusammenfassung

Schriftliche Berichte über die Trunksucht im Elsaß (1750 - 1870): Berichte und Logik der Gegenmaßnahmen

Daß der Verzehr von Alkohol sehr negative Folgen haben kann, wurde nur langsam bewußt. Es scheint, daß der Zeitspanne, die in etwa von der Mitte des XVIII. Jh. bis in die Mitte des XIX. Jh. reicht, im Elsaß auf diesem Feld ein strategisch wichtiger Platz zukommt. Literarische Quellen schildern zum Teil die positiven Effekte, aber wenn es sich um «Trunksucht» handelt, auch die sehr schädlichen Folgen. Sie gestatten uns, ein umfangreiches Bild zu gewinnen. Es wird klar, daß derartige Texte nicht nur als passives Sammelsurium von Darstellungen und Verhaltensweisen angesehen werden müssen. Sie sind auch wichtige Elemente unter dem Gesichtspunkt eines notwendigen Kompromisses, und sie helfen auch auf wirksame Art bei der Determination von Normen, die von der breiten Bevölkerung anerkannt werden.

Summary

Writing on drunkenness in Alsace (1750-1870): stories and facts

In this period, mainly in Alsace, the attitudes and perceptions concerning alcoholic drinks seem to be holding a strategic place. Literary sources make it possible to underscore a series of images of alcohol that tend to be gratifying, but also rather derogatory, when it comes to “drunkenness”. And it seems obvious that such writings are not only to be interpreted as describing soberly perceptions and attitudes but as a necessary assertion of a compromise providing undisputed tools providing socially acceptable norms.